

# Vivre et accompagner le risque. Du « pouvoir-être » au « centre vide »

par Pierre-Paul Delvaux

Article publié dans la Feuille d'IF n° 23 de décembre 2011

## Un risque ?

Les projets de sens qui donnent aux actes de connaissance leur allure spécifique, qui ancrent l'apprenant dans son être-au-monde, ces projets de sens sont affirmation de soi et donc risque. C'est particulièrement vrai quand les apprenants ont à vivre des actes de connaissance complexes. Nous avons tous présents à l'esprit des apprenants désemparés ou affolés.

Les désemparés pressentent le risque et résistent. Nous leur proposons des moyens d'apprendre, mais nous pouvons aussi reconnaître le risque parce que nous en avons une conscience vive. Et nous savons la puissance de la reconnaissance. Nous ressemblons alors à ces êtres qui ont parcouru un long chemin et qui témoignent du fait que le risque vaut la peine d'être couru. C'est la médiation de l'aîné en quelque sorte.

Les affolés, eux, vivent l'acte de connaissance et le vivent, quelquefois, sans limite. Je pense à cette jeune fille qui vivait des « pourquoi » sans fin et qui n'en dormait plus. Elle avait bien compris que l'acte de compréhension est sans limite, à ceci près que, pour survivre, nous devons observer ce que les chercheurs appellent la « clôture » qui consiste à figer à un moment donné le questionnement pour le rendre communicable et tout simplement... vivable. Subtil équilibre entre le mouvement et le repos. Rythme vital en fait.

Mais que suppose donc l'accompagnement du risque inhérent à tout geste complexe, à la découverte et l'appropriation des projets de sens ?

Cette réflexion va se développer dans une perspective éthico-philosophique. Avec comme propos majeur de souligner l'originalité de la gestion mentale. Tout ceci sera articulé sur l'attitude du praticien et le dialogue pédagogique, pierre angulaire de la gestion mentale, sera omniprésent.

Mon propos va se développer en trois étapes : « Ose savoir » ou la reconnaissance du risque. Ensuite : Du Pouvoir-être au centre vide. Enfin je signalerai l'implicite de sagesse qu'il y a à mes yeux dans notre démarche.

## 1. Une naissance à soi-même ou « Sapere aude » (Ose savoir...)

On a coutume de dire que la gestion mentale se situe bien au-delà des trucs et des ficelles, même si nous disposons d'un certain nombre d'outils, mais ces outils doivent être « mis à la main » de l'utilisateur. Cette appropriation est proche de celle de l'artisan qui vit son métier en s'appropriant à la fois les outils, les gestes et l'esprit de son art. Si on pousse un peu plus loin la métaphore, on peut se demander s'il y a un rapport de maître à compagnon. C'est à la fois cela et beaucoup plus.

Pour circonscrire cette relation d'accompagnement cernons ce qui à nos yeux est la proposition fondamentale de la gestion mentale : cela tient en deux phrases qui définissent la perspective anthropologique dans laquelle nous travaillons :

L'être a à être.

L'accompagnant a à laisser être.

Vous reconnaissez sans doute le Dasein de Heidegger. Ce philosophe qui a redécouvert l'étonnement des Grecs devant l'être. L'être qui « est là », qui est dans le monde et qui est appelé à vivre cet élan, ce pouvoir-être profondément enfoui, cet élan qui pousse l'être à « s'aventurer hors et en avant de soi ». C'est toute la grandeur de l'être humain que résume ici Sylvie Germain : *C'est s'humilier et s'amoindrir que de préférer croupir en deçà de soi-même plutôt que de s'aventurer hors et en avant de soi, vers ce que Heidegger nomme (...) son savoir-être-au monde authentique (...) son être-libre pour la liberté de se choisir et de se saisir soi-même.*<sup>1</sup> Nous sommes ici au cœur de l'ontologie sur laquelle la gestion mentale s'est constituée. Une vision optimiste et exigeante : (...) *De plus, si l'on pense que l'intuition de sens est le malheur de la conscience de l'homme, on n'aura sans doute pas beaucoup d'entrain à pratiquer une pédagogie qui est censée la promouvoir ! Nous ne partageons pas cette conception pessimiste ; nous pensons, au contraire, que l'homme a vraiment un extraordinaire privilège, en pouvant saisir le sens du monde, et qu'il aspire, à très juste titre, à pouvoir développer ce pouvoir grâce auquel il trouve son être, qu'il souffre cruellement lorsqu'il se trouve dans l'incapacité de le faire.*<sup>2</sup> Ou encore : *(L'élève) a à être son pouvoir-être. Aucun savoir, aucune acquisition théorique ou pratique, n'est, en fait, possible, si le « se comprenant soi-même dans son pouvoir-être » n'est pas en jeu.*<sup>3</sup> Tout le chapitre V de *Critique de la Raison pédagogique* expose cette exigence ontologique.

---

<sup>1</sup> Sylvie Germain, *Quatre actes de présence*. DDB, p. 85.

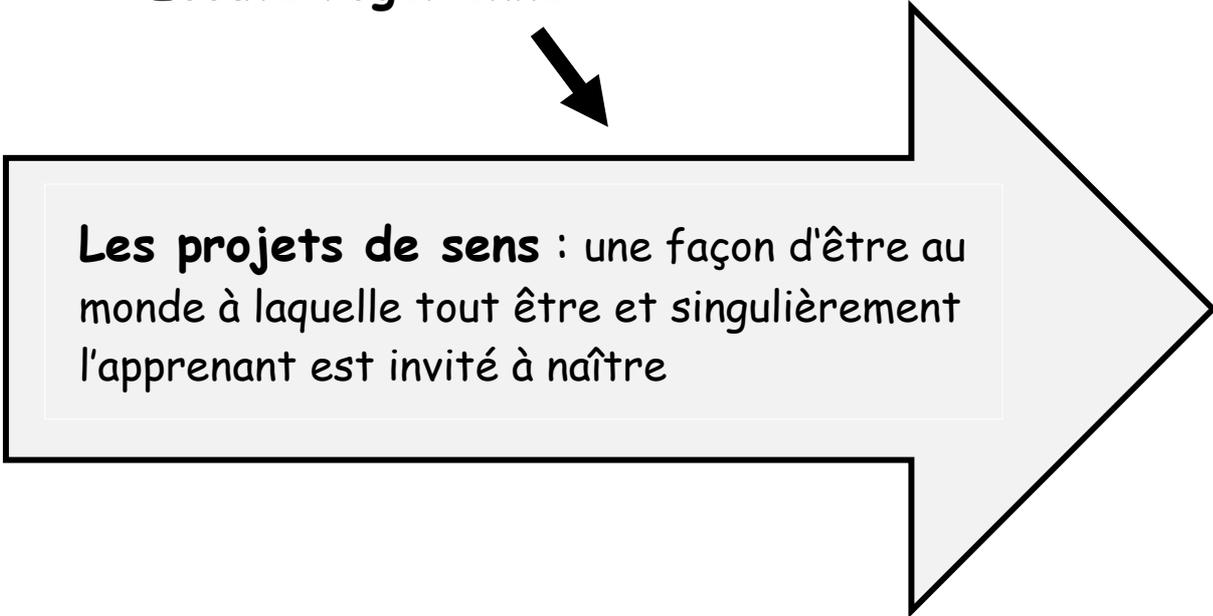
<sup>2</sup> *Critique de la raison pédagogique*, p. 336.

<sup>3</sup> *Critique de la raison pédagogique*, p. 110

Tout ceci suppose pas mal d'audace comme le rappelle l'adage de Kant qui a beaucoup marqué Antoine de La Garanderie : « Sapere Aude » qui peut se traduire au premier degré par : « ose savoir » et au deuxième degré : « ose te servir de ton pouvoir de connaissance... »

Cette audace suppose un changement profond. Quand Husserl proposait d'examiner les vécus de conscience - ce qui est devenu l'essentiel du dialogue pédagogique -, il parlait de *conversion réflexive*. Le mot est fort, le changement est profond et nous connaissons tous cet enthousiasme mais aussi la résistance de certains par rapport à cette démarche métacognitive. Audace qui mène au plaisir et à la jubilation pour celui qui vit son pouvoir-être. Le pouvoir-être se vivra dans les projets de sens et l'écoute rogérienne sera le mode de présence de l'accompagnant.

## Ecoute rogérienne



**Les projets de sens** : une façon d'être au monde à laquelle tout être et singulièrement l'apprenant est invité à naître

L'écoute rogérienne est fondamentale pour nous. La pratiquer c'est *respecter la liberté de l'interlocuteur en le mettant en situation de responsabilité*.<sup>4</sup> Il s'agit bien de liberté et de responsabilité, donc de risque.

---

<sup>4</sup> *Apprendre sans peur*, p. 28

La flèche représente l'élan du pouvoir-être. Les projets de sens<sup>5</sup> sont des repères pour l'éveil et l'élargissement de la conscience. De cette force inscrite au fond de l'être l'apprenant est rarement pleinement conscient. On peut dès lors risquer le terme de naissance à soi-même. La naissance est un acte essentiel, bouleversant, parfois rude, et qui contient en lui pas mal d'inconnu. La naissance à soi-même est certainement exigeante et peut dès lors susciter plusieurs formes de résistance et la plus insidieuse est sans doute le refuge dans le « on ».

Dans une page étonnante Heidegger définit le « on » comme **le contraire du pouvoir-être assumé** :

*En usant des transports en commun ou des services d'information (des journaux par exemple), chacun est semblable à tout autre. Cet être-en-commun dissout complètement l'être-là qui est mien dans le mode d'être d' "autrui", en telle sorte que les autres n'en disparaissent que davantage en ce qu'ils ont de distinct et d'expressément particulier. Cette situation d'indifférence et d'indistinction permet au "on" de développer sa dictature caractéristique. Nous nous amusons, nous nous distrayons, comme on s'amuse ; nous lisons, nous voyons, nous jugeons de la littérature et de l'art, comme on voit et comme on juge ; et même nous nous écartons des "grandes foules" comme on s'en écarte ; nous trouvons "scandaleux" ce que l'on trouve scandaleux. Le "on" qui n'est personne de déterminé et qui est tout le monde, bien qu'il ne soit pas la somme de tous, prescrit à la réalité quotidienne son mode d'être.*

*[...] Le "on" se mêle de tout, mais en réussissant toujours à se dérober si l'être-là est acculé à quelque décision. Cependant, comme il suggère en toute occasion le jugement à énoncer et la décision à prendre, il retire à l'être-là toute responsabilité concrète. Le "on" ne court aucun risque à permettre qu'en toute circonstance on ait recours à lui. Il peut aisément porter n'importe quelle responsabilité, puisque à travers lui personne jamais ne peut être interpellé. On peut toujours dire : on l'a voulu, mais on dira aussi bien que "personne" n'a rien voulu.<sup>6</sup>*

Il y a dans ce texte quantité d'expressions fortes où il est question de la dissolution, de la disparition de l'être, de l'acceptation du prescrit extérieur, du renoncement à

---

<sup>5</sup> Sur les projets de sens Guy Sonnois écrit ce passage limpide : (...) *Il s'agit en réalité d'un rapport permanent que l'être humain entretient avec le monde qui l'entoure. C'est comme une force inscrite au fond de nous, comme une vibration originelle, qui nous pousse à chercher par tous les moyens le sens de ce monde, duquel nous faisons partie. D'avoir trouvé quelques fragments de ce sens nous procure à chaque fois un plaisir fondamental, une jubilation qui va se trouver à la source de toute véritable motivation pour les activités intellectuelles. Et inversement, d'être empêché, pour quelque raison que ce soit, de mener cette quête de sens est pour tout être humain la source d'une grande souffrance.* Guy Sonnois, *Accompagner le travail des adolescents avec la pédagogie des gestes mentaux*, Chronique Sociale, 2009, p.72

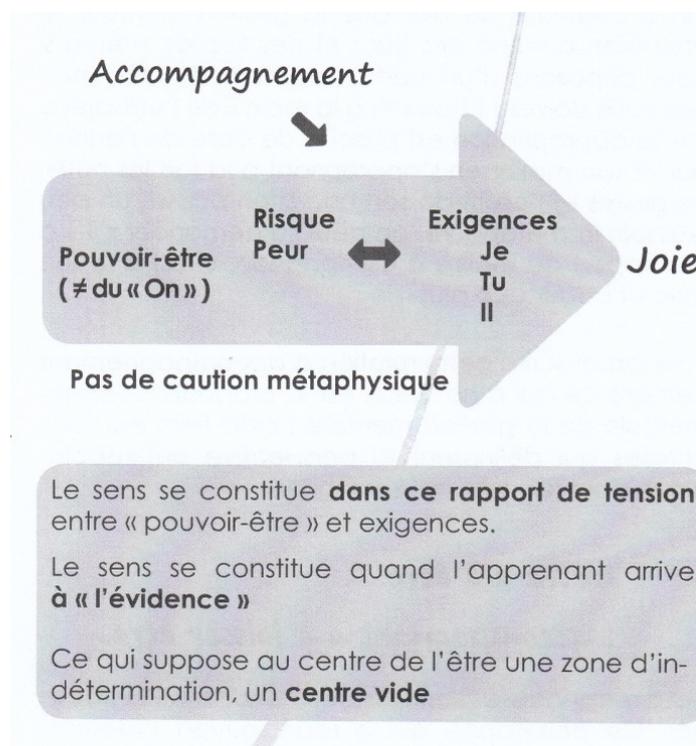
<sup>6</sup> Martin Heidegger, *L'Être et le Temps*, tr. fr. Boehms & Waelhens, I:1, S. 27, Gallimard, pp. 159-160

toute responsabilité, de la fuite de tout risque.

Une autre citation qui va dans le même sens : *Parce que ce que nous rencontrons « tout d'abord », ce n'est pas le proche mais toujours l'habituel. Or l'habituel possède en propre cet effrayant pouvoir de nous déshabituer d'habiter dans l'essentiel, et souvent de façon si décisive qu'il ne nous laisse plus jamais parvenir à y habiter.*<sup>7</sup> La proposition centrale de la gestion mentale est bien « d'habiter dans l'essentiel ».

## 2. Du « pouvoir-être » au « centre vide »

Le schéma suivant va un peu plus loin en situant les enjeux de notre démarche :



### 2.1. L'équilibre entre le pouvoir-être et les exigences de l'objet de connaissance

Ce schéma est structuré en tension entre le pouvoir-être d'une part et l'exigence de la rencontre (avec l'autre ou avec soi-même) ou l'exigence de l'objet de connaissance d'autre part. On a parfois majoré l'intérêt de la gestion mentale sur le pouvoir-être. Or il s'agit aussi de *s'adapter aux exigences de l'objet de connaissance*,<sup>8</sup> Il y a quelque chose qu'on a à *accueillir et qui va venir du dehors (idem)* quand il s'agit d'un

<sup>7</sup> Martin Heidegger, *Questions IV*. Cité par M.A. Ouaknin, *C'est pour cela qu'on aime les libellules*, Points Seuil, p.54.

<sup>8</sup> *Comprendre les chemins de la connaissance*, p. 177

objet, mais quand il s'agit de l'autre ou de moi-même il s'agit de l'exigence de la rencontre du « Je » et du « Tu ». **La connaissance c'est l'équilibre** entre le pouvoir-être et ces exigences-là.

## 2.2. La peur, l'angoisse.

La peur et même l'angoisse sont des vécus fondamentaux pour qui accepte le risque de la connaissance :

*La peur est l'écran que l'homme met entre lui et sa liberté.<sup>9</sup> Ou encore : L'angoisse c'est la prise de conscience par l'homme de ne pas pouvoir éviter d'avoir à se jeter dans le fleuve de la liberté.<sup>10</sup>*

*Peur de soi ? Des choses ? Des êtres ? Peur de se manquer soi-même ? A cause de soi ? A cause des êtres ? A cause des choses ? La peur en l'occurrence est comme l'hydre à cent têtes ! L'éducateur de la connaissance doit prendre très au sérieux ces peurs. L'être humain placé devant l'acte de connaissance a d'abord besoin qu'on le rassure pédagogiquement. Encore faut-il savoir comment.<sup>11</sup>*

Comment ? En la reconnaissant : « oui c'est un risque et je le vis moi aussi... » Ces mots deviennent alors des paroles. Présence habitée. Médiation au sens fort. Et invitant aussi l'apprenant à la ré-fléchir. A ce propos, je renvoie le lecteur au commentaire qu'Antoine de La Garanderie a fait d'un poème de Rilke.<sup>12</sup>

Cette reconnaissance et cette mise à distance sont-elles suffisantes ? Peuvent-elles rassurer ? Et si oui quelles en sont les implications ?

## 2.3. Pas de caution métaphysique

Pour se rassurer les humains posent souvent un a priori rationnel ou dogmatique, autrement dit, une métaphysique qui veut être une explication totalisante. Cela peut être la nature, la raison, Dieu, la démarche positiviste, les forces souterraines de l'économie ou de l'inconscient. Il n'en est pas de même pour la gestion mentale : (...) *je me suis mis à distance de toute option même métaphysique. L'option métaphysique me paraissait nettement insuffisante. En cela j'ai été influencé par la philosophie aristotélicienne. Ferdinand Alquié avait parfaitement vu que la philosophie*

---

<sup>9</sup> *Apprendre sans peur*, p. 12

<sup>10</sup> *Apprendre sans peur* p. 14

<sup>11</sup> *Renforcer l'éveil au sens*, p. 86

<sup>12</sup> Voir *La Lettre d'IF* n°100, juin 2009, p. 3

*aristotélicienne est une ontologie et non une métaphysique. Faire de la métaphysique signifierait partir d'une idée, comme on l'observe chez Hegel, et bâtir une théorie à partir de cette idée. Or, je pense que pour m'en affranchir, il me fallait disposer d'une théorie de l'être qui me mette en dehors d'une conception, ou d'une élaboration proprement métaphysique.<sup>13</sup> Cette théorie de l'être Antoine de La Garanderie l'a trouvée chez Heidegger. Son but était bien de tenter de légitimer l'introspection<sup>14</sup>.*

*Nous sommes bien dans l'ère post-métaphysique décrite par Gianni Vattimo : Je cherche à proposer des arguments qui, sans prétendre valoir comme des descriptions définitives des choses telles qu'elles sont, me semblent être des descriptions raisonnables de notre condition, ici et maintenant. La rigueur du discours post-métaphysique est seulement de ce type; il cherche une façon de persuader qui ne prétend pas tenir sa force d'un point de vue « universel » — c'est-à-dire d'aucun point de vue — mais qui sait qu'il a une provenance et qu'il s'adresse à quelqu'un qui est dans le processus et qui n'a donc jamais une vision neutre, mais se risque toujours seulement à en donner une interprétation. Dans ce cas, une vision neutre est non seulement impossible, mais littéralement dépourvue de sens : elle reviendrait à vouloir se crever les yeux pour voir les choses objectivement.<sup>15</sup>*

On quitte le discours qui se veut universel. On reconnaît impossible tout discours péremptoire. Nous sommes bien au-delà de toute caution métaphysique. Voilà pourquoi nombreux sont ceux qui peuvent se reconnaître et pratiquer la gestion mentale.<sup>16</sup>

Mais le vécu de conscience est tout de même ancré non sur une vérité proclamée mais sur **l'évidence phénoménologique** :

*L'évidence en phénoménologie est une expérience dans laquelle ce qui se présente à la conscience s'y présente avec sa manière d'être. Ainsi l'évidence permet d'interroger ce qui se donne à nous tel qu'il se donne.<sup>17</sup> Le dialogue pédagogique est certainement une des façons de mettre à jour ce qui se présente à la conscience avec sa manière d'être.*

Mais cette démarche mène-t-elle quelque part ?

---

<sup>13</sup> J.P. Gaté, Th Payen de La Garanderie, *Introduction à Antoine de La Garanderie*, Chronique sociale, 2007, p. 54.

<sup>14</sup> Introduction à Antoine de La Garanderie, p. 55

<sup>15</sup> Gianni Vattimo, *Espérer Croire*, Seuil, 1998, p. 42

<sup>16</sup> Son catholicisme, affiché et critique, n'a rien à voir avec le noyau de la démarche de la gestion mentale, même ses dernières productions qui sont clairement théologiques. Voir Thierry de La Garanderie, « Les chemins de pensée d'Antoine de la Garanderie » dans *La Lettre d'IF*, n° 103, décembre 2010, pp. 2-3.

<sup>17</sup> Philippe Cabestan, dans *Magazine littéraire* n° 403, « La phénoménologie », novembre 2001, p. 27.

## 2.4. L'image du centre vide

Oui, cette démarche mène-t-elle quelque part ? **C'est ici que la gestion mentale est muette et que ce silence est précieux.** La gestion mentale nous mène à ce lieu d'indétermination qui est le lieu de notre liberté, ce lieu où nous sommes irréductiblement seuls.

Pour mieux dire ce lieu d'indétermination, je propose d'avoir recours à l'image du centre vide qui nous vient d'Avicenne. Le grand penseur iranien qui a vécu il y a mille ans (980-1037) propose cette puissante image du « centre vide ». Il situe cette image dans le contexte du débat convictionnel : imaginez une table ronde autour de laquelle les différentes convictions se rassemblent pour débattre. Le centre de cette table est vide parce qu'aucune conviction n'est prééminente. Le débat qui devrait déboucher sur des désaccords fondateurs peut faire surgir des questions nouvelles pour des temps nouveaux. Telle est la pertinence du centre vide dans le contexte convictionnel. Et si nous transférons cette image dans la description de notre démarche pédagogique, nous pouvons proposer l'idée que chacun, qui petit à petit clarifie son fonctionnement, peut arriver à cette affirmation de lui-même, peut assumer sa liberté fondamentale et vivre une nouvelle façon de se constituer et de poser des questions nouvelles pour des temps nouveaux.

## 2.5. La joie

Pour Antoine de La Garanderie la joie est l'accomplissement de l'être.<sup>18</sup> Spinoza écrivait que la joie est un élargissement de l'être qui provient du passage d'un moindre être à une augmentation de l'être.<sup>19</sup>

## 3. Les implications de cette attitude : Du centre vide à la sagesse accomplie.

Nous avons déjà écrit combien dans ce contexte le discours péremptoire est impossible. L'être est toujours en chemin. Rien n'est jamais acquis. Rogers le

---

<sup>18</sup> *Qu'il s'agisse, en effet, des impressions visuelles, auditives ou tactiles, la conscience, qui s'éveille au contact d'elle-même à l'instigation de ces impressions, découvre son exigence d'infini dans une atmosphère soit d'espace, soit de temps, soit de mouvement. On peut dire qu'une pédagogie qui se réduit à un corps de répétitions programmées limite la conscience de l'élève en la dispensant d'avoir à s'ouvrir à l'infini du sens et à la rassurer puisqu'elle n'aura pas à s'apercevoir que la vocation de l'infini est celle qui convient à la conscience de son être. Cela ne veut pas dire que la conscience de l'infini soit terrifiante. Elle ne le sera que si une pédagogie, dispensée à cet effet, n'y dispose pas autrui. En revanche, si la pédagogie montre que l'infini est occasion et raison d'intuition de sens des êtres et des choses elle est bien au service de la finalité de la conscience qui y trouvera la joie de l'accomplissement de son être. Encore faut-il que cela « se sache ». Renforcer l'éveil au sens, p. 28*

<sup>19</sup> Cité dans le *Dictionnaire de la philosophie* de Bertrand Vergely, Milan, p. 120

proclamait déjà.

Nous croyons que l'implicite de la gestion mentale, son côté résolument humaniste et optimiste nous invitent à un pas de plus, ce pas qui est sans doute le sommet de la sagesse qui consiste à **s'accepter soi-même**, d'un mouvement profondément libre. Edgar Morin le dit avec une grande simplicité :

*(...) savoir se distancier de soi-même, savoir s'objectiver. Je veux parler de ces pratiques qui consistent à se voir comme objet tout en sachant que l'on est sujet, à pouvoir se découvrir, s'examiner, etc. Cette distanciation, vous pouvez la tenter en prise directe, comme chez Montaigne. L'effort d'introspection est vital, et ce qui est dommage c'est que nul ne l'enseigne. Non seulement on ne l'enseigne pas, mais on l'ignore - ainsi les psychologues behavioristes, pour lesquels seul compte le comportement, ou ces neuro-scientistes pour lesquels seuls le cerveau et les neurones existent, et pour lesquels l'introspection est sans valeur. **Il faut pourtant enseigner et apprendre à savoir se distancier, savoir s'objectiver, savoir s'accepter.** Il faudrait aussi savoir méditer et réfléchir afin de ne pas subir cette pluie d'informations nous tombant sur la tête, chassée elle-même par la pluie du lendemain et ainsi sans trêve ce qui ne nous permet pas de méditer sur l'événement présenté au jour le jour, ne nous permet pas de le contextualiser et de le situer. Réfléchir c'est essayer, une fois que l'on a pu contextualiser, de comprendre, de voir quel peut être le sens, quelles peuvent être les perspectives. Encore une fois pour moi, la ligne de force d'une sagesse moderne serait la compréhension.<sup>20</sup>*

Il y a dans tout ceci la croyance que l'être a toujours à être, que nous vivons toujours dans l'inachevé, que *l'imperfection est la cime* (Yves Bonnefoy). Nous croyons que l'humilité est au cœur de notre démarche et l'humilité est sans doute ce qui **nous mènera plus loin** : *(...) le seul vrai malheur serait la prétention. Mais tout est permis, si l'on demeure dans cette humilité : de tracer le chemin qu'on peut, avec la part de clarté qu'on a, pour se tenir à hauteur d'homme, prêt à entendre toute parole qui nous mènera plus loin.<sup>21</sup>*

Pierre-Paul Delvaux

---

<sup>20</sup> Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Points, Seuil, pp. 73-74, je souligne.

<sup>21</sup> Maurice Bellet, *La seconde humanité*, DDB